EUDORE ÉVANTUREL

PREMIÈRES POÉSIES

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

PREMIÈRES POÉSIES (1876-1878)

Préface de Joseph Marmette

DANS LES ENVIRONS DE QUÉBEC, l'endroit le plus charmant où l'homme, que les exigences de sa profession appellent chaque jour à la ville, puisse jouir des splendeurs de nos trop courts étés, c'est l'île d'Orléans, fraîche oasis de bocages et de prés que les grands eaux du fleuve étreignent avec amour. Les travaux de la journée finis, quelles délices de quitter la ville, poussiéreuse et embrasée, pour aller vous abreuver d'air pur et détendre sur l'herbe fraîche vos membres alourdis. À peine le vapeur qui vous emporte a-t-il quitté le quai d'où quelques flâneurs, à figure ennuyée et bouffie par une chaleur tropicale, vous regardent avec regret vous éloigner, que déjà vos poumons se dilatent en aspirant l'air frais qui monte des profondeurs du fleuve. Et, à mesure que vous avancez, avec quel soulagement votre œil fatigué se détourne des toits de la ville qui flamboient sous un soleil ardent, et se repose sur les champs veloutés de la côte de Beauport et sur les verts feuillages qui surgissent, là-bas, devant vous, des eaux miroitantes, avec de si séduisantes promesses !

Après une demi-heure de doux repos, quand le bateau touche l'Île, comme vous sautez à terre avec satisfaction pour aller vous asseoir à l'ombre d'un bouquet d'érables, ou tout auprès d'une touffe de sapins aux fines senteurs résineuses ! Alors, humant avec volupté les effluves embaumées qui se dégagent des arbres, des prairies en fleur ou des foins mûrs, vous songez aux piétons ahuris qui se traînent dans les rues empestées de la ville, vous vous sentez heureux, et pour peu que vous soyez poète, ces sensations de bien-être éveillent en vous les idées les plus riantes ; vous éprouvez le besoin de mêler votre voix au chant des oiseaux qui se jouent sous la feuillée, et de célébrer avec eux l'auteur de toutes les belles et bonnes choses de la nature.

Enfin, si vous avez un livre sous la main, et près de vous un ami qui partage vos goûts pour les beautés champêtres et pour les productions de l'esprit, votre jouissance est complète. Pour qui les aime, les livres ne font jamais défaut, même en voyage ; mais, surtout quand on se déplace, l'ami quelquefois manque à l'appel, et l'on se prend à regretter de ne pouvoir partager avec lui le plaisir raffiné de la lecture et les charmes de la grande œuvre de Dieu.

Aux livres, dont je suis toujours bien pourvu, j'avais, il y a deux ans, le plaisir de joindre, pendant l'été que je passais à l'île d'Orléans, ce précieux compagnon avec qui l'on peut épancher le trop plein des émotions qu'un ouvrage de grand goût et le spectacle de la nature éveillent toujours dans une âme sensible. C'était un tout jeune homme, presque un enfant encore. Mais avec beaucoup de lecture il possédait déjà la vive compréhension des délicatesses de l'art, et s'enthousiasmait aussi facilement que moi. Que de bonnes heures nous passâmes ensemble sur ce ravissant coin de terre du Bout-de-l'Île ! Que d'agréables causeries, que de douces rêveries à deux, soit sur le rivage, au bord du grand fleuve, soit au milieu de quelque taillis, sur l'herbe épaisse et fraîche, à l'abri des rayons du soleil d'août.

Nous avions pourtant un lieu favori de retraite. Tout au haut de la falaise qui regarde la côte du sud et qui surplombe une anse de sable dont la large courbe est enserrée entre une ceinture d'érables et de chênes et les eaux du fleuve, est une espèce de ravine ombragée par des platanes et des trembles. C'est dans ce frais nid de verdure, tout tapissé de mousse et d'herbe, que nous aimions à nous réfugier pendant les heures accablantes du jour. Tandis que nous nous laissions doucement bercer au gré de nos rêveries, nos regards erraient émerveillés sur le paysage grandiose que ferme un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux.

Ami poète, pour qui je tâche d'esquisser cette scène que tu admiras si souvent avec moi, ne te semble-t-il pas la contempler encore ?

Là-bas, sur la rive opposée, se dresse la côte escarpée de Beaumont avec ses champs jaunissants et ses blanches maisonnettes, le tout ondoyant jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Sur la droite, à travers le feuillage mouvant des arbres qui s'élèvent au premier plan, l'éblouissante traînée des toits de la ville, étincelants comme de l'argent en fusion. En face, le large cours du fleuve roule avec majesté la masse de ses eaux qui vont se perdre et se confondre à l'extrême gauche, dans les lointains du ciel. Tout en bas, à cent pieds d'abîme, la plage où, sur les sables d'or, s'ébattent quelques enfants dont les cris de joie montent affaiblis jusqu'à nous ; tandis que la silhouette gracieuse de leur jeune mère – belle inconnue qui erre lentement sur la rive ombragée par la côte – se découpe en blanc sur les eaux sombres. Enfin, capricieusement étagés sur le flanc de la falaise, grimpent vers nous les sapins et les chênes, dentelant la verte bordure de l'anse, qui s'amincit graduellement et plonge au loin dans les flots.

Et, près de nous, n'entends-tu pas les cigales paresseuses qui chantent au soleil, mariant leur voix grêle au sonore sifflement des grives qui s'appellent d'un arbre à l'autre, pendant que tu me récites les derniers vers que vient de t'inspirer l'été ?

La main brunie à l'espagnole,
Semant des bouquets à foison,
L'été danse la farandole,
Le pied perdu dans le gazon.

On a déjà compris que mon jeune compagnon n'était autre que l'auteur du présent livre. C'est en souvenir de ces heures charmantes qu'il m'a prié d'exposer dans quelles circonstances ont été conçues les poésies légères qu'il publie aujourd'hui, écloses la plupart au gré du caprice, entre une lecture et une causerie agréables, dans un rayon de soleil, dans la saison des fleurs, comme les papillons.

Le plus grand nombre, en effet, offrent cet air de contentement, de gaieté douce, dont on se sent pénétré, durant l'été, au milieu des sereines beautés de la campagne. Quant aux notes tristes que laisse échapper quelquefois le poète, elles lui sont venues sans doute plus tard dans un de ces moments d'angoisse si bien connus des hommes d'imagination. Causées par des blessures fictives ou vraies, ces douleurs de poètes, qui font pousser aux plus grands d'entre eux des sanglots immortels, méritent le respect de tous ; il ne faut point porter une main brutale sur ces délicates sensitives.

La poésie de monsieur Évanturel n'affecte certes pas le ton enthousiaste du genre lyrique. Loin de là son ambition. Ne se sentant pas encore les ailes assez fortes, le jeune poète ne veut pas s'élancer maintenant dans les régions éthérées, et, comme l'abeille, il se contente de butiner sur les fleurs. Ses idées là-dessus sont bien arrêtées et son intention manifeste. Il le dit volontiers :

> *... Ces riens brodés dans mon âme,*
> *Je vous les offre, à vous, madame,*
> *Comme on offrirait des bonbons.*

Ce qui n'empêche pas qu'il saura bientôt donner plus d'ampleur à son vol et monter plus haut vers le soleil. Quelques hardis élans que l'on peut déjà remarquer dans son œuvre, indiquent aux esprits clairvoyants que le temps n'est pas éloigné où le poète pourra – si toutefois il sait vouloir – s'élever dans une sphère nouvelle.

Par certaines allures cavalières, quelques-unes des poésies de monsieur Évanturel offrent un air de parenté avec les productions d'Alfred de Musset, moins toutefois ce rire amer et sceptique du chantre de *Rolla,* cri rauque qui détonne et fait mal, et aussi, il faut l'avouer, moins ces grands coups d'ailes qui portaient souvent l'enfant du siècle dans les régions où planent les aigles. Ainsi, comme *Mardoche* et *Raphaël,* mon ami Rodolphe porte la rose à la boutonnière et passe, plein de désinvolture, le chapeau penché sur l'oreille, à l'instar des jeunes romantiques de 1830.

À part ces traits de ressemblance avec les poètes de la famille de Musset, il nous semble que l'auteur de « Pinceaux et Palette » s'efforce de se rapprocher de l'école toute moderne de Theuriet, de Coppée, de Sully Prudhomme et d'Alphonse Daudet. Ainsi que la belle fille célébrée dans le sonnet bien connu de Joséphin Soulary, laquelle enferme son corps souple dans une robe juste et collante qui fait valoir toute l'exquise perfection de ses formes, les petits drames dont se composent le grand nombre des productions de monsieur Évanturel, s'agitent dans un cadre de peu de dimension et veulent suppléer à la profusion des ornements par la délicatesse des lignes et le fini des contours. Les *Premières poésies* sont comme des statuettes, des médaillons et des camées, des miniatures et de petites eaux fortes. Monsieur Évanturel est un plastique ; avec l'étude et le temps, cette qualité ne fera que se développer et donnera à son vers une harmonie de rythme et une perfection de ciselure qu'il n'a pas encore atteintes. Peut-être faudrait-il aussi lui conseiller d'éviter ce travers où tombent quelquefois les poètes de sa préférence, qui, voulant aller trop au vif dans leurs tableaux, ne savent pas reculer devant la trivialité du trait.

Mais ce dont il faut, selon moi, louer notre jeune auteur, c'est la recherche constante du coloris, le soin qu'il prend d'éviter les redites, de marcher dans les sentiers battus de ces vulgaires versificateurs qui encombrent nos revues et nos journaux de leurs élucubrations, et font la cour aux muses dans un langage fade et commun qui doit faire lever les épaules à ces grandes dames.

Entre plusieurs gracieux petits tableaux pleins de couleur, nous voudrions citer en entier la « Bluette » qui commence ainsi :

Aux cris aigus de la bourrasque,
Pleurant des notes de hautbois,
Tout frileux, l'hiver met son casque
Et ses mitaines de chamois.
.....

Et le nouvel an qui dénoue
Les glands mêlés de son manchon,
Entre, bat des pieds et secoue
La neige de son capuchon.

Et ce « Pastel », n'est-il pas dessiné d'un crayon délicat et vif comme ceux de Camille Flers ?

On peut voir, me dit-on, à Wexford, en Irlande,
Oublié dans le coin d'un musée, un pastel
Trop beau pour n'être pas de l'école flamande,
Représentant les murs décrépits d'un castel.

Le passé trop vieilli que le présent profane,
À ses créneaux brisés donne un cachet de deuil.
La mousse, le sainfoin, l'ortie et la bardane,
Seuls amis d'aujourd'hui, s'embrassent sur le seuil.

Tourelle en éteignoir par le couchant rougie,
Ogives et vieux ponts par les siècles rasés,
Prennent à qui mieux mieux des airs de nostalgie,
Comme aux jours d'autrefois leurs vieux barons blasés.

On croirait, en voyant le soleil disparaître
Sous les grands peupliers qui bordent le chemin,
Qu'on va voir deux ou trois châtelaines paraître,
Revenant de la chasse un faucon sur la main.

Mais le rêve se perd. – Le castel en ruine
Passe devant nos yeux fatigués dès longtemps,
Comme le juif-errant qui se traîne et chemine
En haillons, à travers les âges et le temps.

Au coloris, monsieur Évanturel joint encore la vérité du dessin et beaucoup d'esprit d'observation. Son « Opticien » est comme une jolie figurine en terre-cuite et modelée d'après nature, et son charmant croquis des Orphelins a été esquissé sur le vif. Voyez plutôt :

À pas égaux, toujours au centre du trottoir,
Traînant les bouts ferrés de leur semelle épaisse,
Le dimanche et les jours de fête, l'on peut voir
Les petits orphelins revenir de la messe.

Deux à deux, les voilà, silencieusement.
La sœur de charité, qui les suit par dernière,
Les mains jointes, les yeux inclinés humblement,
Achève d'égrener les ave *du rosaire.*

Il est midi, la cloche a fini de tinter.
Leur longue file est droite et leur tenue est bonne.
Il passe. Il est passé, sans vouloir s'arrêter,
Le petit régiment commandé par la nonne.

Une qualité propre à notre poète, c'est souvent un trait piquant de joyeuseté, un jet d'humour comme celui qui termine « le Rendez-vous » :

J'étais sorti, croyant la voir après la messe.

J'attendis vainement jusqu'au soleil couché.
Je revins cependant sans paraître fâché,
Très lentement, les yeux levés, la tête haute.

Mais j'ai battu mon chien en entrant.
C'est sa faute.

Ou bien encore les adieux que le poète adresse à sa muse en prenant congé d'elle, et où il nous semble entendre trembler un sanglot dans sa voix qu'il fait rieuse pour ne pas paraître trop attendri :

Tout est fini. Fermons la porte,
Et mettons la barre aux volets.
Fais tes malles, petite ! Emporte
Tes colliers d'or, tes bracelets.

Vite, défais ta robe neuve,
Détache ton tablier blanc,
Rajuste ta coiffe de veuve,
Donne un baiser à ton amant.

Fais tes adieux à notre chambre
Et fermons notre livre ouvert ;
Ma strophe a froid, voici décembre,
Ne chantons plus, car c'est l'hiver.

À quoi nous servirait, ma reine,
De pleurnicher sur notre amour ?
Le torrent passe et nous entraîne,
L'heure est sonnée.

Allons, bonjour !

Certes, c'est là de la poésie de genre et frappée au bon coin ! Cependant que monsieur Évanturel nous permette de formuler, en terminant, une espérance. À ne traiter que des sujets appartenant au fonds de poésie commun à tous les pays – l'amour et les scènes de mœurs – il s'expose à des comparaisons avec les maîtres français qui auront toujours sur nous l'immense avantage de manier la langue avec la plus habile facilité. Nous avons dans l'histoire de notre passé des traits, des récits et des motifs de tableaux admirables, qui sont une mine inépuisable d'un métal aussi riche que nouveau. C'est là qu'il faut creuser.

Petit-fils du soldat de Napoléon, chanté par Crémazie, monsieur Évanturel a dû sentir passer autrefois sur son front d'enfant le souffle inspiré de notre barde canadien. Qu'il se rappelle cette voix frémissante et passionnée chantant les gloires de la Nouvelle-France ! Saisi d'une noble émulation, que le jeune poète accorde aussi sa lyre à l'unisson de la harpe de l'auteur du *Drapeau de Carillon,* et qu'il entonne la mélopée des combats de nos aïeux ! Avec le talent qu'il annonce déjà, il trouvera des notes nouvelles et vibrantes pour célébrer ces faits d'armes héroïques, et sa voix, s'élevant avec ce thème sublime, modulera de ces chants enthousiastes qui passionnent tout un peuple.

Québec, ce 4 mars 1873

PREMIÈRES POÉSIES

À mon père
Je dédie mes premiers vers
E. É.

Le printemps

Phtisique, et toussant dans la neige,
L'hiver s'est éteint lentement.
Le ciel pleurait pour le cortège,
Le jour de son enterrement.

C'est au printemps à lui survivre.
Il revient en grand appareil,
Non pas en casquette de givre,
Mais en cravate de soleil.

Sortons. La boue est disparue ;
Et pour mieux protéger son teint,
Avril, qui passe dans la rue,
Tient son parasol à la main.

Et mai, qui le suit par derrière,
S'avance, le front découvert,
Une rose à la boutonnière
De son habit de velours vert.

L'été

La main brunie à l'espagnole,
Semant des bouquets à foison,
L'été danse la farandole,
Le pied perdu dans le gazon.

Le trèfle croît sur la muraille,
Le grillon chante dans le thym ;
Et juillet, en chapeau de paille,
Arrose les fleurs du jardin.

Il fait plus chaud que dans la forge
Où, pour les forçats de l'enfer,
atan sur son enclume forge
La chaîne et le boulet de fer.

Le blé promet. La fraise est mûre.
Quand vient le soir, tant l'air est bon,
La lune, en quête d'aventure,
Se promène sur son balcon.

L'automne

Pendant que l'éternité joue,
Le temps, sur son vieux tapis vert,
Des saisons fait tourner la roue :
Automne, été, printemps, hiver.

Les nuits sont froides ; – l'on s'enrhume ;
Soir et matin le ciel est noir.
Les nuits sont froides ; – le toit fume ;
La boue encadre le trottoir.

Le vent de la montagne pince ;

Mais si les nids sont dépouillés,
La girouette pleure et grince
Tristement sur ses gonds rouillés.

Les verrous sont blancs à nos portes.
Déjà le froid. Adieu l'été.
Novembre est plein de feuilles mortes.
Encore un soleil de compté !

L'hiver

Aux grincements que fait sa botte,
Foulant les glaçons sous ses pas,
Le menton bleu, Janvier grelotte
Sous son paletot de frimas.

On voit baisser le thermomètre ;
Et dans le givre du châssis,
Février signe à la fenêtre,
Son nom avec ses doigts rougis.

Les places publiques sont blanches ;
La grêle poudre les beffrois.
Triste saison des avalanches,
Des craquements et des grands froids !

Entrons au logis ! – le vent souffle ;
Mais sous le blanc toit des maisons,
L'Hiver, le pied dans sa pantoufle,
Se réchauffe près des tisons.

L’inconnue

Elle vient se cacher avec les hirondelles,
Dont le vol fuit les feux d’un soleil africain,
Tous les jours, en juillet, sous l’ombre des tonnelles,
À midi, quand il fait trop chaud dans le jardin.

Triste quand elle passe, elle revient joyeuse.
Je l’ai surprise, un jour, assise sur un banc,
Seule, le pied caché dans la mousse amoureuse.
Et les yeux suspendus aux feuillets d’un roman.

— Étrangère ?
— Qui sait ?
— Elle ignore qu’on l’aime ;
Car sous ce dôme vert où je vais tant de fois,
Elle passe toujours sans oser laisser même.
Son mouchoir ou son gant sur le vieux banc de bois.

Au collège

Il mourut en avril, à la fin du carême.

C’était un grand garçon, un peu maigre et très blême,
Qui servait à la messe et chantait au salut.
On en eût fait un prêtre, un jour : c’était le but ;
Du moins, on en parlait souvent au réfectoire.
Il conservait le tiers de ses points en histoire,
Et lisait couramment le grec et le latin.

C'était lui qui sonnait le premier, le matin,
La cloche du réveil en allant à l'église.
Les trous de son habit laissaient voir sa chemise,
Qu'il prenait soin toujours de cacher au dortoir.
On ne le voyait pas comme un autre au parloir,
Pas même le dimanche après le saint office.
Ce garçon n'avait point pour deux sous de malice,
Seulement, à l'étude, il dormait sur son banc.
Le maître descendait le réveiller, souvent,
Et le poussait longtemps – ce qui nous faisait rire.
Sa main tremblait toujours, quand il voulait écrire.
Le soir, il lui venait du rouge sur les yeux.
Les malins le bernaient et s'en moquaient entre eux ;
Alors, il préférait laisser dire et se taire.
L'on n'aurait, j'en suis sûr, jamais su le mystère,
Si son voisin de lit n'eût avoué, sans bruit,

Qu'il toussait et crachait du sang toute la nuit.

Pastel

On peut voir, me dit-on, à Wexford, en Irlande,
Oublié dans le coin d'un musée, un pastel
Trop beau pour n'être pas de l'école flamande,
Représentant les murs décrépits d'un castel.

Le passé trop vieilli que le présent profane,
À ses créneaux brisés donne un cachet de deuil.
La mousse, le sainfoin, l'ortie et la bardane,
Seuls amis d'aujourd'hui, s'embrassent sur le seuil.

Tourelle en éteignoir par le couchant rougie,
Ogives et vieux ponts par les siècles rasés,
Prennent, à qui mieux mieux, des airs de nostalgie,
Comme aux jours d'autrefois leurs vieux barons blasés.

On croirait, en voyant le soleil disparaître,
Sous les grands peupliers qui bordent le chemin,
Qu'on va voir deux ou trois châtelaines paraître,
Revenant de la chasse un faucon sur la main.

Mais le rêve se perd. – Le castel en ruine
Passe devant nos yeux fatigués dès longtemps,
Comme le juif-errant qui se traîne et chemine,
En haillons, à travers les âges et le temps.

Les amoureux

Cet amour réchauffé s'anime aux feux de l'âtre,

Ils s'étaient rencontrés au sortir du théâtre,
Comme ceci : l'instant de se dire au revoir.
Et depuis, le dimanche et le mercredi soir,
– Ces jours sont de rigueur, qu'il vente ou bien qu'il pleuve –
Bien ganté, l'avocat va passer chez la veuve
Quelques heures au moins, très régulièrement.
— S'aiment-ils ?
– Oui, sans doute, ils s'aiment tendrement.

Si bien que, quand il sonne à son heure ordinaire,
C'est la veuve – elle a fait la langue à sa portière –
Qui rayonnante accourt et s'empresse d'ouvrir.
— Tiens, c'est vous ! La santé ?
– Mais la vôtre ?

– À ravir !

Et lui, le vieux garçon, timide et respectable,
S'assoit un peu loin d'elle, en extase, à la table
Où la veuve savoure un bol de chocolat.
Et la soirée ainsi se passe, et l'avocat
Songe à son union qu'il dit être prochaine.

Songe-t-il, cependant, qu'ils ont la cinquantaine ?

Les orphelins

À pas égaux, toujours au centre du trottoir,
Traînant les bouts ferrés de leur semelle épaisse,
Le dimanche et les jours de fête, l'on peut voir
Les petits orphelins revenir de la messe.

Deux à deux, les voilà, silencieusement.
La sœur de charité qui les suit par derrière,
Les mains jointes, les yeux inclinés humblement,
Achève d'égrener les *Ave* du rosaire.

Il est midi. La cloche a fini de tinter.
Leur longue file est droite et leur tenue est bonne.
Il passe !
Il est passé, sans vouloir s'arrêter,
Le petit régiment commandé par la nonne !

Fatalité

Sans doute, il se passait quelque chose d'étrange.

La chambre rayonnait comme un lit de mésange,
Et l'enfant pour le bal s'habillait. – Pas un bruit
Au dedans ; au dehors, l'ouragan dans la nuit.
Que tout semblait joyeux dans ce boudoir de vierge

Les gants blancs souriaient à la jupe de serge,
Et la jupe épiait le soulier de satin.
C'était de doux parfums, un sourire enfantin,
Des reflets que lançait la belle robe verte.

Moi, je vis tout cela par la porte entrouverte,
Et j'écoutais, pensif, le gros vent qui soufflait ;
(Car la nuit était dure et Janvier qui hurlait
Dans la rue, avait l'air d'exciter la tempête.)
Mais l'enfant, cependant, mit des fleurs sur sa tête.

Chaussa ses petits pieds, puis murmura :
– C'est bien ;
Pour me faire jolie, il ne manque plus rien ;
Maintenant, pour le bal me voilà toute prête.

Puis, quand elle eut enfin achevé sa toilette,
Quand elle eut sur son cou, surchargé de reflets,
Dénoué ses cheveux, elle vint aux volets :

– Dieu, que le ciel est noir ! mais n'importe – dit-elle,
Moi j'irai ; malgré tout, je dois être bien belle.
Allons, tiens ! J'oubliais ! et si j'allais me voir !

Elle prit un quinquet et courut au miroir.
Mais soudain, aux rayons de ce flambeau de cuivre,
Pâle, elle chancela comme une personne ivre.
Puis un cri déchirant roula sous le plafond.

La mort lui souriait dans ce cristal profond.

Le tableau

Dans le salon, parmi les portraits de famille,
Pensifs et suspendus par des clous d'or au mur,
Aux lueurs que projette un brasier qui pétille,
Regardez ce tableau dans ce beau clair-obscur.

L'artiste a voulu peindre une sainte mourante,
À genoux sur son lit et priant, les pieds nus,
Les mains jointes, la lèvre ouverte et suppliante,
Et levant vers le ciel ses beaux yeux ingénus.

Ô sainte convertie ! ô ma belle malade !
Comme ta pauvre sœur Madeleine au désert,
Entrouvre, entrouvre encor tes lèvres de grenade !

Ton âme va sortir et le ciel est ouvert.

La foudre

Cet homme s'était fait tuer par le tonnerre.

Tout le jour, un vent d'ouest avait soufflé de terre.
Il pleuvait. La tempête ébranlait le logis.
Les enfants grelottaient et poussaient d'affreux cris
J'avançai. Le cadavre avait la face noire.
À la cloison pendait un crucifix d'ivoire ;
Pas de feu. La misère et le deuil à la fois.
L'ouragan descendait de la cime des bois,
Et, courant vers les flots, semblait vouloir les tordre.
Le vieux chien se dressa sous le lit pour me mordre.

J'eus peur.

Un nouveau-né dormait sur l'établi.
Je regardai les yeux du pauvre enseveli :
Ils semblaient demander pardon de cette affaire.

À travers quelques mots que prononça la mère,
Je distinguai ceci :
– Mon pauvre matelot !
Je me taisais, voulant étouffer un sanglot,
Et voyant tout cela comme au milieu d'un rêve.

Je sortis.

Quand j'eus pris le détour de la grève,
Le cœur navré, l'oreille encor pleine de bruit,
L'ouragan fatigué se calmait dans la nuit.

Promenade

J'adore voir lever le jour après la pluie.
Le soleil a troué le nuage et s'essuie,
Radieux comme un Turc au sortir de son bain.
La ville est endormie, on s'en va dans la plaine,
Aspirer les senteurs dont la campagne est pleine
Au premier rayon d'or que sème le matin.

De beaucoup, je préfère une aurore automnale.

La fenêtre du jour, sur un rouge plus pâle,
S'entrouvre et lance au loin des rayons jaunissants.
C'est le temps d'aller voir s'habiller les fleurs bleues.
L'on fait, sans le savoir, en rêvant, plusieurs lieues

Dans les herbes, le long de sentiers ravissants.

C'est un matin d'octobre un peu mélancolique.

L'heure passe. On revient par la route publique.
Le soleil est plus haut – le vent s'est réchauffé.
Les piverts ne sont plus dans la forêt rougeâtre ;
Et l'on songe, en marchant, au fauteuil près de l'âtre,
Qui s'ennuie – et surtout à son bol de café.

Plumes et crayons

I

Ils sont seuls. La porte est ouverte
Et, craignant fort les yeux jaloux,
Dans un coin de la chambre verte
Ils se sont donné rendez-vous.

La belle-mère est déroutée.
Qu'en saura-t-elle à son retour ?
L'occasion s'est présentée
D'échanger un billet d'amour.

On entend sonner la pendule,
Et soudain, dans le corridor,
Le chant d'un long baiser circule
Avec le son qui vibre encor.

Personne ne monte la garde
Comme l'archange au paradis ;
Mais, moi, j'en sais un qui regarde
Par l'embrasure du châssis !

II

J'ai – sur un des rayons de ma bibliothèque
– Soigneusement caché sous Virgile et Sénèque,
Un tout petit volume avec un beau portrait.
C'est un charmant cadeau qu'un vieil ami m'a fait,
En me pressant la main, à son retour de France.
Je le garde avec soin ce volume ; en silence
Je l'ai lu bien souvent, cet été, sous un if.
C'est Alfred de Musset, bien triste et maladif,
Maigre comme Rolla – peut-être encor plus pâle,
Qui paraît, quand on l'ouvre, au fond d'un cadre ovale.
Son portrait est bien fait. Son livre aussi. – Voilà
Le capitaine Frank, Mardoche et Namouna.
J'en raffole. Et la nuit, s'il advient que j'y songe,
Je m'endors, et je vois Don Paez dans un songe.

III

Un beau salon chez des gens riches,
Des fauteuils à la Pompadour,
Et, çà et là, sur les corniches,
Des bronzes dans un demi-jour.

Des œillets blancs dans la corbeille
Tombée au pied d'un guéridon.
Un Erard ouvert de la veille,
Une guitare, un violon.

Une fenêtre. Un rideau rouge.
Et sur un canapé de crin,
Un enfant qui dort. Rien ne bouge.
Il est dix heures du matin.

IV

J'ai rêvé bien souvent d'aller mourir à Nice,
Seul, au milieu d'un bois, dans un vieux chalet suisse,
Près d'un lac ; – mais surtout, j'ai souhaité d'avoir
Un marquisat bien riche avec un beau manoir ;
Ou plutôt un castel bâti sous Charlemagne.
J'aurais bien voulu vivre, autrefois, en Champagne,
Du temps de Louis Quinze et de la Pompadour.
L'été dans mon domaine et l'hiver à la cour,
J'aurais servi mon roi, le peuple et la noblesse.
Aux soupers clandestins du baron de Gonesse,
Plus tard, Lebel m'aurait fait voir la Dubarry.
Partout, dans mon castel, au château de Marly,
Même au grand Trianon, aux pieds d'une marquise,
J'aurais relu Rousseau – La Nouvelle Héloïse.

V

Dans l'album ouvert sur la table,
Un grand vieillard au front distrait,
D'une façon fort respectable
Sourit au fond de son portrait.

C'était un hanteur de goguette,
Mort au Mexique à soixante ans,
Un sous-officier en retraite
Qui fut bandit pendant longtemps.

Ce vieillard est toute une étude ;
Le regarde-t-on fixement,
On reste avec la certitude
Que ses yeux roulent dans du sang.

VI

Le soir de la Toussaint est triste à la campagne !
Le voisin est entré, mais quelqu'un l'accompagne.
C'est le curé. La neige a mouillé son rabat.
Son vieux feutre, on le met sur le pied du grabat ;
On balaye, en jasant, les plis de sa soutane.
La mère sait qu'il tousse ; elle offre sa tisane ;
Il refuse. Le père appelle ses garçons.
On fait cercle, d'abord, un peu loin des tisons ;
Et puis, sans le savoir, lentement on s'approche.
Soudain, on croit ouïr les sanglots de la cloche.
C'est pour les morts. On met les enfants à genoux.
La grand-mère, aussitôt, va tirer les verrous,
Et le vieux curé fait, afin que l'on médite,
Le signe de la croix avec de l'eau bénite.

VII

Pauvre et ne gagnant qu'à peine
De quoi nourrir sa moitié,
Mon voisin, que rien ne gêne,
Ce matin s'est marié.

Assez de bruit à ses noces
Pour rendre un riche jaloux.
J'ai vu partir les carrosses
Et revenir les époux.

Et pensif, à ma fenêtre
Qu'illuminait le matin,
J'ai songé qu'un jour, peut-être,
Leurs enfants mourront de faim.

VIII

Il les quitta, le pauvre père,
Jugeant son sort par trop amer,
Pour s'en aller, au cimetière,
Dormir sous le grand saule vert.

Elle toussa, la pauvre mère,
Deux ans après, pendant l'hiver.
L'enfant chantait, pour la distraire,
La sérénade de Schubert.

Elle mourût, la pauvre femme.
Dieu se fit apporter son âme
Sur les ailes d'une chanson.

Le père mort, la mère morte,
L'enfant voulut partir – en sorte
Qu'il n'est plus rien dans la maison.

Mon ami Rodolphe

Alors que je logeais, bien humble pensionnaire,
Au numéro vingt-trois de ce quartier ancien,
J'eus longtemps – grâce au ciel moins qu'au propriétaire
Pour voisin de mansarde, un drôle de voisin.

Le garçon dont je parle était un grand phtisique,
Qui, pour les sottes gens et les gens prévenus,
Passait, mal à propos, pour un être excentrique,
Ayant rapport avec les archanges cornus.

Mon pauvre ami Rodolphe avait pour habitude,
– Il tenait le scalpel de Balzac dans sa main –

De faire de lui-même un cabinet d'étude,
D'où ses yeux voyaient clair au fond du cœur humain.

Il recevait chez lui, mais en robe de chambre,
Artistement couché dans son fauteuil mouvant.
Le spleen le venait voir quelques fois en septembre,
Quand le ciel s'avisait de lui souffler du vent.

Avait-il, mon voisin, quelque peine secrète ?
Ses amis là-dessus ne savaient que penser.
Il vivait retiré comme un anachorète,
Retenant bien son cœur pour ne pas le blesser.

Oui, mon ami Rodolphe était un grand problème.
Le dernier jour de l'an (est-ce un rêve assez noir ?)
Il fermait bien sa porte et se jetait tout blême,
Dans son fauteuil gothique, en face d'un miroir.

Pendant une heure entière, il restait immobile,
Promenant çà et là son grand regard distrait ;
Mais quand minuit sonnait aux clochers de la ville,
Plus pâle que jamais Rodolphe se levait.

Sa lampe ne donnait qu'une faible lumière ;
Son chat dormait dans l'ombre en rond sur son divan.
Alors, plus pâle encore, il soulevait son verre,
Et portait dans la nuit un toast au nouvel an.

Shakespeare en eût fait quelque chose d'étrange.
Les bigots du quartier en faisait un démon.
Était-il un démon ? – Passait-il pour un ange ?
Pour moi qui l'ai connu, je vous dirai que non.

Nous étions quatre amis ; – Rodolphe était des nôtres.
S'il vécut à la hâte, il mourut sans souci.
C'était un franc garçon ; son cœur était aux autres.
Les vieux qui l'ont soigné vous le diront aussi.

J'ai revu ces gens-là ; – la vieille était contente.
C'était un jour vêtu d'azur et de soleil.
Le vieux m'a fredonné – car le bonhomme chante –
L'air que mon pauvre ami chantait à son réveil.

Le chat est mort, je crois, sur le lit de son maître.
Le fauteuil de Rodolphe a l'air de s'ennuyer.
On a fermé sa chambre – on a clos la fenêtre,
Où les jours de tristesse il venait s'appuyer.

Entre nous

N'en déplaise, madame, à la mode nouvelle,
L'action que je crois la meilleure, est bien celle,
Non d'avoir des rubans et des fleurs, non d'avoir
Des parfums de Lubin embaumant son boudoir,
Mais de faire – entre nous – ce que fait cette femme,
Qui n'est pas riche et qui met sa bourse et son âme,
Au service de ceux qui vont par le chemin,
Frapper de porte en porte et demander du pain.

Dix pauvres vont dîner, les samedis, chez elle,
En hiver.
S'il fait froid, si le mercure gèle,
Vers midi, l'on peut voir, femmes, maris, enfants,
Revenir prendre place à sa table, et contents
Paisiblement sortir par la porte bâtarde.

Cette femme – elle est veuve – habite une mansarde,
Avec ses deux enfants, deux garçons, deux petits.
Et le soir, quand ses gens – les pauvres – sont partis,
Qu'il fait bon près du feu, que la veuve s'ennuie,
Assise dans sa chaise, en vieux cuir de Russie,
Elle songe, en voyant ses enfants bien couverts :

– Le bon Dieu devrait bien supprimer les hivers.

L'opticien

Dans un certain faubourg, où brillent les échoppes
Des charcutiers ventrus et des petits marchands,
Je sais un opticien bien connu des myopes,
Qui tient boutique au moins depuis plus de trente ans.

Dans l'art de savoir plaire aux femmes, passé maître,
Quoique voûté, le vieux au teint frais et vermeil,
Sourit quand elles vont voir si le baromètre
Marque le mauvais temps ou marque le soleil.

Dans les grandes chaleurs que l'été nous rapporte,
Tranquillement assis du matin jusqu'au soir,
L'opticien, comme un Turc, fume devant sa porte,
Au nez des bons bourgeois passant sur le trottoir.

Bluette

Aux cris aigus de la bourrasque,
Pleurant des notes de hautbois
Tout frileux, l'hiver met son casque
Et ses mitaines de chamois.

Près de Vénus qui la regarde,
Au sortir de son lit blafard,
La Lune au ciel monte la garde,
En châle et fichu de brouillard.

Janvier, par ce temps de Norvège,
Par ces vingt-huit degrés de froid,
Tremble dans son berceau de neige,
Que le frimas suspend au toit.

Nuit de frissons ! Le givre colle
Sur le vitrage des falots
Dont la lumière souple et molle
Danse au chant joyeux des grelots.

Ici, c'est froid. Dehors, c'est pire.
Le piéton va rêvant du feu,
Tandis que le brasier se mire
Dans le miroir du salon bleu.

Sur leur socle, les statuettes,
Le col tendu vers les portraits,
Entrouvrant leurs lèvres muettes,
Semblent se faire des souhaits.

C'est que dans l'ombre, au vestibule,
Le temps revient poser sans bruit,
Les aiguilles de la pendule
Sur le point qui chante minuit.

Et le nouvel an qui dénoue
Les glands mêlés de son manchon,
Entre, bat des pieds, et secoue
La neige de son capuchon.

L'instant même a rompu la chaîne.
Nous assistons – touchant adieu –

Au départ du convoi qui traîne
Bien des douleurs vers le bon Dieu.

L'avenir en tunique d'ombre,
Le front rêveur et l'œil glacé,
Pousse de son pied l'an qui sombre
Dans les abîmes du passé.

Mais qu'importe que minuit fasse,
Sur l'émail encore agité,
Changer les aiguilles de place
Par le doigt de l'éternité !

Sourions. Ayons l'air moins pâle ;
Et dites-moi – si vous voulez,
Madame – au bruit du vent qui râle,
Une ode à nos ans écoulés.

À Edmond Dupré

Dans nos grands froids d'hiver, Edmond, lorsque la neige,
Crie et grince, le soir, sous le pied des passants,
Quand décembre grelotte ou que janvier assiège,
Comme un soldat le fort, tes verrous blanchissants,

Que de fois, sous ce toit où l'amitié fidèle
Offre, malgré le temps, un abri pour mon cœur,
Ne suis-je pas venu, morne, traînant de l'aile,
Dérober un moment de calme et de bonheur !

Que de fois, dans ces nuits – nuits de vague tristesse –
Où l'on sent sur son front peser le doigt de Dieu,
N'ai-je pas recousu mes lambeaux de jeunesse,
Assis à tes côtés, à la clarté du feu !

Ah ! vois-tu, j'ai compris dans ce siècle de doute,
Où le calme jamais n'attend le pèlerin,
Que le destin, ami, t'avait mis sur ma route,
Pour comprendre mon cœur, pour me tendre la main.

Et puis, j'ai dit alors : – Viennent les jours d'orage !
Viennent les jours de deuil, de misère et d'ennui !
Qu'importe ? le soleil disperse le nuage.
Et tu restes toujours, quand tant d'autres m'ont fui.

Premier de l'an

Aujourd'hui – premier jour d'une nouvelle année –
Ma voisine est venue, en voisine bien née,
Avec sa fille Hortense et son garçon Thomas,
Timidement, sachant que je ne sortais pas,
Me faire ses souhaits et me rendre visite.
Sur un signe que fit la mère à la petite,
L'enfant vint, en entrant, s'asseoir sur mes genoux.
Et, posant sur mon front un baiser des plus doux,
Retenant longuement mes deux mains dans les siennes :
– Mon voisin, me dit-elle, il faudra que tu viennes ;
Nous dînerons ensemble, aujourd'hui.
Quel bonheur !
Je ne sais pas pourquoi, je restai tout rêveur,
Sans parler.
Mais après un moment de silence :
– Oui, j'irai, répondis-je à la petite Hortense,

Qui sortit, me donnant un baiser amical.
– Pauvre gens ! j'oublierai que j'ai dîné fort mal !

La tombe ignorée

Quelque part – je sais où – près d'un saule qui pousse
Ignoré du soleil quand le printemps sourit,
Un tombeau que quelqu'un a cherché dans la mousse,
Laisse voir sur sa croix que nul nom n'est inscrit.

Personne que je sache, à genoux sur la pierre,
N'est venu, vers le soir, y prier en pleurant ;
Mais un ange descend sans doute avec mystère
Dans ce lieu, quand le jour s'abat triste et mourant.

Les fleurs n'y vivent pas et la mort ne recueille
Pour moisson, que le foin oublié du faucheur.
C'est à peine, l'été, si parfois une feuille,
– Triste larme du saule – y tombe comme un pleur.

Je suis allé revoir cette tombe ignorée ;
Et seul, quand j'ai voulu retrouver le chemin,
Quelqu'un était debout, en défendant l'entrée :
C'était l'Oubli, pensif, et le front dans la main.

À ma lectrice

J'ai fait ces vers pour me distraire
Et lorsque je me suis relu,
— Ai-je bien fait ? – j'ai résolu
De leur faire voir la lumière.
Dans la gazette, hier, j'ai vu
Qu'une pauvre et jeune lingère,
Avec sa broderie, a su
Se faire un nom en Angleterre.

Mon cœur dictant, j'ai fait ce livre.
Je m'attends bien à lui survivre.
Pour l'avoir fait, j'ai mes raisons.

Et ces riens brodés dans mon âme,
Je vous les offre, à vous, madame,
Comme on offrirait des bonbons.

En revenant des eaux

I

Je revenais des eaux, l'an dernier, en automne.
J'étais un peu souffrant, si ma mémoire est bonne.
Vous savez ce que c'est qu'un voyage en vapeur :
La nausée est en jeu, quand la mer est houleuse ;
Le bambin est maussade et la bonne grogneuse ;
Si le roulis survient, votre voisine a peur.

II

C'était un soir charmant, comme il fait en septembre.
Le soleil déclinait et la mer était d'ambre.
Nous filions lentement aux lueurs du couchant,
Nous passions des îlots, nous passions des villages.
Des marmots s'amusaient à saisir les cordages ;
Un monsieur près de moi s'endormait sur un banc.

III

Il faisait sur le pont une chaleur extrême
À rêver limonade et gâteaux à la crème.
À ma gauche une enfant feuilletait un roman.
Chapeau tyrolien et simple polonaise.
Mon voisin prétendait que c'était une Anglaise.
À sa droite, un vieillard lui parlait gravement.

IV

Voyager, selon moi, c'est une fantaisie.
On rencontre toujours ce qu'à la comédie
On siffle volontiers – des types ennuyeux.
Deux gaillards de vingt ans, en habit de collège,
Le mouchoir à la main et debout sur leur siège,
Saluaient leur clocher qu'ils dévoraient des yeux.

V

Un mari très jaloux bâillait en embuscade.
La dame de là-bas échangeait une œillade
Avec monsieur d'ici – gros garçon trop heureux.
Je rêvais doucement au fond d'une bergère,
Les mains sur ma poitrine, et la tête en arrière,
Comme on fait sur la mer quand on est paresseux.

VI

Ajoutez à cela que j'avais la migraine.
La fatigue du bal, les bains de la semaine,
Me donnaient tout l'aplomb d'un courtier haut classé,
Moins les écus sonnants et les billets de banque.
Les mots sont bien trouvés, si la chose me manque.
Un peu de bon vouloir et le tout eût passé.

VII

Nous longions Cacouna : – l'heure du crépuscule.
Le voyage assommant devenait ridicule :
Quelqu'un s'était assis deux fois sur mon chapeau.
J'en étais à fixer la jolie étrangère,
L'enfant aux blonds cheveux, qu'on disait d'Angleterre,
Qui lisait un roman – dont j'ai parlé plus haut.

VIII

J'ai bien vu, mon ami, des femmes en voyage.
Rencontré de yeux noirs, lorgné plus d'un visage ;
Je me suis arrêté devant bien des tableaux,
J'aime les yeux profonds qui nous viennent d'Irlande,
J'ai rêvé des regards découpés en amande :
Mais jamais je n'ai vu deux yeux bleus aussi beaux.

IX

Ils semblaient s'endormir dans les cils d'une blonde,
Une enfant de quinze ans, la plus belle du monde

Poitrinaire peut-être ; – un front de chérubin.
Un vieillard, je l'ai dit, se tenait auprès d'elle.
Le vieillard était laid ; mais l'enfant était belle.
L'enfant m'intéressait – ce que vous pensez bien.

X

Le péché, je l'admets, ou plutôt, je l'explique :
J'adore un œil battu, voilé, mélancolique.
Né sous le ciel de Londres un matin de brouillard,
J'aurais tenté, je crois, un moyen inutile,
Si le hasard n'eût fait qu'à dîner, entre mille,
Je me trouvasse à table en face du vieillard.

XI

C'était un pas de fait, moi qui rêvais conquête :
Et pourtant, je restais les yeux sur mon assiette,
Honteux comme un enfant qu'on vient de quereller.
Dix fois je voulus boire, et mon verre était vide.
De distrait que j'étais, je devenais stupide.
Le moyen d'en sortir, c'était de lui parler.

XII

Je fis ce que l'on fait entre poire et fromage :
Je glissai quelques mots, je parlai du voyage ;
L'enfant me répondit qu'il avait été beau.
Elle était ma voisine, et nous étions à table,
Il était naturel et même *fashionable,*
Que j'eusse un peu d'esprit, ayant été nigaud.

XIII

On me fut sympathique ; et, me faut-il l'admettre,
Je fus assez discret, pas trop bavard peut-être,
Galant jusqu'à l'excès – sur la mer, c'est permis.
Nous causâmes progrès ; le sujet était rare.
Le vieillard songea même à m'offrir un cigare.
Il était évident que nous étions amis.

XIV

La gaîté me gagnait lorsqu'on tira la nappe.
L'aventure était drôle et je riais sous cape.
Le hasard, soir-là, se trouvait sous mes pas.
Pouvais-je m'en servir sans blesser la morale ?
Il se fallut lever ; nous quittâmes la salle.
J'allais me retirer ; on me prit par le bras.

XV

Nous vînmes sur le pont ; le temps changeait de note.
Les dames s'en allaient ou mettaient leur capote.
Le vent soufflait du nord et le fleuve était noir.
Il faisait plus que nuit ; tout présageait l'orage.
Des cris joyeux d'enfants nous venaient du rivage.
Tout naturellement nous devions nous asseoir.

XVI

On chantait au salon une vieille ballade.
On jetait un pourpoint sur les pieds d'un malade.
Le vieillard nous quitta ; nous restâmes tous deux.
Je ne sais pas ce qui me trottinait en tête ;

Je voulus tout savoir – son histoire complète.
La chose m'intriguait, et je fis de mon mieux.

XVII

Son histoire était simple et je l'appris sans peine.
Son père était anglais – sa mère américaine ;
Et tous deux étaient morts dans un pays lointain.
Son oncle, le vieillard, l'aimait à la folie.
Le monde était son bien et la mer sa patrie.
Si le reste existait, elle n'en savait rien,

XVIII

L'automne et les bonbons lui plaisaient d'ordinaire.
Elle avait vu la France, entrevu l'Angleterre,
Parcouru l'Italie et passé le Volga.
Le pays lui semblait très habitable en somme.
Aux eaux, elle avait fait le désespoir d'un homme.
« C'est permis, disait-elle, et le mal n'est pas là. »

XIX

Elle adorait les vers ; je lui parlai musique.
Un roman la charmait, s'il était sympathique.
Si Musset lui plaisait, c'est qu'elle aimait Byron.
Elle avait vu Dumas, voilà deux ans, à Vienne.
Elle causait français comme une Parisienne,
Son pays, l'Amérique, et son fleuve, l'Hudson.

XX

Vous souvient-il encor, mon ami, d'une actrice,
Qui l'an dernier, je crois, nous faisait la malice
De charmer tout Québec en lui disant des vers ?
Quelle voix douce et pure ! elle était sans emphase.
Le parterre était fou, vous étiez dans l'extase.
Je faillis malgré vous applaudir de travers.

XXI

N'est-ce pas qu'elle avait une voix, cette femme
L'enfant la surpassait, elle y mettait plus d'âme.
Je l'écoutais parler en extase et sans bruit.
Un de ses mouvements me fit lever la tête.
Nous l'avions présagé ; c'était bien la tempête.
Les éclairs clignotaient au front noir de la nuit.

XXII

Le capitaine allait marchant sur la dunette.
Deux marmots réveillés craignant pour leur toilette,
Regagnaient le salon suivis de leur maman.
Le monsieur à l'œillade ouvrait son parapluie.
Il tombait sur le pont quelques gouttes de pluie.
Le roulis inclinait le vapeur sur le flanc.

XXIII

Tout ceci se faisait en moins d'une seconde.
Je voulus me lever, la nuit était profonde.
J'entendis une voix qui me dit : « Restons là ! »
C'était la voix d'un ange à travers la rafale.
J'avais mon paletot ; elle endossa son châle.
Nous n'eûmes que le temps de penser à cela.

XXIV

L'ouragan vint sur nous aussi prompt que la foudre.
Je ruisselais de pluie ; il fallait me résoudre
À rester auprès d'elle, appuyé sur le mât.
Le pilote hésitait et songeait dans la brume.
Nos fauteuils chancelaient ; le fleuve était d'écume.
Il fut même un moment où le vapeur craqua.

XXV

L'aventure après tout pouvait tourner au drame,
Mon ami. Nous roulions ballottés par la lame.
Elle était près de moi ; le pont était désert.
Je me sentais heureux ; je voulais le lui dire.
C'étaient des cris joyeux, de francs éclats de rire
Que nous lancions parfois ; des défis à la mer.

XXVI

Il est de ces instants pleins de calme indicible,
Où l'âme se sent forte, où le cœur est paisible,
Des instants de repos qu'on ne peut définir.
Le flot peut rebondir sur le flot qui s'abîme.
L'homme qui s'en ressent, s'il est près de l'abîme,
Lui sourit, tend les bras et le nargue à plaisir.

XXVII

Nous restâmes, je crois, une heure, une heure entière.
Causant dans la tempête et riant du tonnerre.
Le vapeur incliné reprenait son aplomb.

L'Orient aux éclairs refermait sa fenêtre ;
À travers le brouillard la lune allait paraître,
La pluie avait cessé : nous quittâmes le pont.

XXVIII

Au salon, les bambins criaillaient à tue-tête.
Le vieil oncle attendait en lisant la gazette.
Mon paletot pleurait l'orage de la nuit.
Il fallait le quitter ainsi que ma bottine.
Je ne fus qu'un instant au fond de ma cabine.
Je revins au salon ; mais tous deux avaient fui.

XXIX

Ce que je fis alors, on le fait à tout âge :
Je courus sur le pont ; je rappelais l'orage ;
Je murmurais son nom, je ne sais plus pourquoi.
La nuit, je la passai sans fermer ma paupière.
Nous étions à Québec quand survint la lumière ;
Il me fallut descendre et sortir malgré moi.

XXX

Je revoyais la ville après un mois d'absence.
Ce qui m'attendait là, je le savais d'avance :
Monsieur Fabre lui-même en était aux extraits.
Les amis étaient froids ; – je courus à ma chambre.
Ce ne fut, je crois bien, qu'à la fin de septembre
Que j'ouvris au soleil un coin de mes volets.

XXXI

Jamais je n'ai revu, mon ami, l'étrangère !
Le mois dernier pourtant, du centre d'un parterre,
Un soir qu'on chantait faux, je crus l'apercevoir.
Je mis dans son étui le bout de ma lorgnette,
Je traversai la salle et quittai l'opérette,
Ne voulant pas flatter un rêve sans espoir.

Caprice

Quand tu verras ma bière close,
Quand il sera temps de choisir,
Mets seulement ta robe rose,
Si tu veux me faire plaisir.

Point de bijoux, point de couronne.
Comme ce soir, si tu le veux,
Laisse chanter le vent d'automne,
Dans les tresses de tes cheveux.

Point de parfums pour mieux me plaire
Point de noir autour de ton œil,
Caprice qui pourrait me faire
Tressaillir au fond du cercueil.

Mais offre mon cœur à la Vierge,
Sans noyer de pleurs mon tombeau :
Tes larmes éteindraient le cierge,
Et me laisseraient sans flambeau.

Le départ

Vous m'avez fait pleurer comme un enfant, madame,
Quand poussant de la main le châssis entrouvert,
Vous m'avez dit : – Voyez, le printemps vous réclame ;
Nous devrons nous quitter, si ce n'est plus l'hiver.

Et j'étais accouru pour voir à la fenêtre,
Le cœur navré, craignant d'être dupe à mon tour.
Mais la neige du parc venait de disparaître,
Et le soleil d'avril était à son retour.

Il faisait, ce jour-là, le plus beau temps du monde,
Et quand votre poète eût relevé les yeux,
Il n'entrevit de vous que votre tête blonde,
Qui s'effaçait au loin sous vos rideaux soyeux.

Vous me laissiez partir bien triste et solitaire,
Madame, et n'emportant de vous qu'un souvenir.
C'était donc un adieu que vous veniez de faire ?
L'hiver avait donc fui pour ne plus revenir ?

À vingt ans

L'avoir connue au bal, et s'être assis près d'elle,
Dans un coin, et l'avoir trouvée enfin bien belle,
Sans oser cependant regarder dans ses yeux ;
Avoir longtemps senti l'odeur de ses cheveux
Qui, tombés sur son cou, flottaient à l'aventure ;
L'avoir, après le bal, reconduite en voiture,
Sans parler, pour ne pas tomber à ses genoux ;

Et puis, le lendemain, aller au rendez-vous
Qu'elle a promis, le cœur tout palpitant de joie ;
La distinguer de loin, à sa robe de soie,

À ses cheveux châtains qui brillent au soleil :

On est au paradis dans un moment pareil !

Souvenir

Un soir du dernier carnaval.
Un froid de loup, je me rappelle
Nous revenions tous deux du bal,
Bien tard, bien tard, mademoiselle.

Je m'en souviens. Ô vrai bonheur !
Des airs joués à l'ouverture.
Les battements de votre cœur
Gardaient encore la mesure.

Si vous m'aimiez ?
Je n'en sais rien.
Toujours est-il que la dernière,
Vous songeâtes que votre main
Tenait la mienne prisonnière.

Pourquoi marchions-nous lentement,
Par un de ces froids de Norvège,
Malgré le vent qui, par moment,
Fouettait nos fronts – malgré la neige ?

C'est que, vois-tu, nous nous aimions
Déjà beaucoup, je me rappelle,
Le soir que seuls nous revenions
Bien tard, bien tard, mademoiselle.

Le rêve

J'ai fait – la nuit dernière – un rêve fort étrange,
Dont je ne me souviens encore qu'à demi.
J'étais je ne sais où sur les rives du Gange,
Et le soir, fatigué, je m'étais endormi.

Je sommeillais, je crois, depuis quelques secondes,
Quand une jeune femme, au regard triste et doux,
M'apparut, soulevant le bleu manteau des ondes.
La voyant s'approcher, je me mis à genoux.

Une aile de duvet pendait à son épaule.
La sentant m'enlever, je restai stupéfait.
Mais elle, dirigeant son essor vers le pôle :
– Ne crains rien. Nous irons voir le monde parfait.

Combien de temps dura ce voyage céleste ?
Je ne sais. Ce matin, quand je revins à moi,
Je pressais sur mon cœur – c'est tout ce qui me reste –
Le rameau toujours vert de l'arbre de la foi.

Intimité

Adieu, madame, adieu ! – Dans son palais de neige,
L'hiver aux blancs frimas que le soleil assiège,
Doucement s'est éteint sur son lit de glaçons ;
Et le printemps tout vert, sous les bois, dans les plaines,
Berçant rameaux et fleurs de ses tièdes haleines,
Remplit l'air de parfums et le ciel de chansons.

Adieu ! Mai nous revient et sa senteur m'enivre.
Je veux courir les champs, je veux me sentir vivre ;
La liberté pour moi, voyez-vous, c'est un bien.
Je m'en irai joyeux – si je disais morose,
Qui sait si vous croiriez que vous êtes la cause
De ce chagrin ? Pour moi, vraiment, je n'en sais rien.

Mais qu'importe, après tout ? Croyez-m'en sur parole :
Je vous quitte à regret comme l'oiseau s'envole,
Triste, quand vient le froid, de son nid parfumé.
Maintenant, au hasard ! Mon pauvre cœur vous reste !
Je m'en vais seul. À moi vallons ! nature agreste !
À moi verte campagne et ton air embaumé !

Vous ici ; moi, là-bas : que c'est triste, madame !
Je ne vous aurai plus pour retremper mon âme
D'un mot de votre cœur, d'un regard de vos yeux.
L'ennui ! partout l'ennui ! froid dégoût de moi-même !
Mais au moins, j'aurai là tant de choses que j'aime :
L'immensité, la mer, les grands lacs et les cieux.

Et cinq mois loin de vous, c'est long comme une année !
Au souvenir d'hier – illusion fanée –
Mes rêves s'en iront pour voler jusqu'à vous.
Mais vous, qui sait encor ? vous m'oublierez peut-être,
Vous qui m'avez aimé, vous qui m'avez vu naître,
Vous qui m'avez, enfant, bercé sur vos genoux.

Ah ! non, non, loin de moi ! Ces lignes vous font rire.
J'en suis charmé ; j'y tiens : c'est un dernier sourire,
Un gage qui me reste encor de vos bontés.
Au revoir ! Espérons ! Après l'été, l'automne ;
Après juin qui fleurit, septembre qui moissonne.
Et mon retour alors – si vous le permettez.

Le secret

Je n'ai jamais osé le dire,
Même à l'ami le plus discret.
Approche un peu – je vais l'écrire :
Mon pauvre cœur a son secret.

Vois ce tableau qu'a fait l'artiste ;
C'est le pauvre acceptant son sort.
Eh bien ! comme lui, je suis triste,
Je suis triste jusqu'à la mort.

C'est qu'un fol amour me consume.
J'écris ton nom sur le vélin.
Six lettres qu'a faites ma plume,
Six rayons tombés de ma main.

Comprends-tu maintenant la chose ?
Ma vie est au bout de ton nom.
Biffe-le !
Je reste morose,
Et je me meurs dans l'abandon.

Dernière nuit

Je te vois à travers ton linceul.
Pour jamais,
Ah ! tu fermes tes yeux comme si tu dormais.
Tu souris. La pâleur sied bien à ton front d'ange.
C'est demain que tu pars, c'est demain qu'un archange,
Sous son aile, en passant, va venir te chercher.

Pauvre enfant, pour toujours, il te faudra coucher !
Nous t'avons fait creuser un lit au cimetière.
C'est la première nuit que tu dors dans ta bière :
Ne vas pas t'éveiller sous la terre demain...
Quand j'y songe, vois-tu, je cache dans ma main
Mon front pâle, et je sens que mon cœur agonise.
On chantera pour toi quelque chose à l'église :
Peut-être les adieux que tu chantais un soir.
Nous irons te porter alors au grand dortoir,
Plus blêmes et plus froids que tes mains, jeune fille !
Les amis poseront leurs genoux sur la grille,
Le prêtre chantera pour bénir ton cercueil ;
Et puis nous reviendrons avec nos cœurs en deuil.

Voyage

Dis, veux-tu t'en venir avec moi ? Nous irons
N'importe où tu voudras, puisque la terre est ronde.
Promène tes beaux doigts sur la carte du monde,
Et cherche un paradis où nous nous aimerons.

Veux-tu, nous partirons aux premiers jours d'automne,
Avant, petite, avant que les arbres soient nus ?
Nous partirons avant que les froids soient venus,
Pareils à deux voleurs – sans le dire à personne.

On s'enquerra de nous et l'on nous cherchera.
– Où sont-ils ? À la ville ou bien à la campagne ?
Je préfère la France, et toi, dis-tu, l'Espagne ?
Eh bien, soit ! en Espagne, allons nous cacher là.

Nous trouverons là-bas un endroit solitaire,
Un gazon que personne encor n'aura foulé ;

Un éden où jamais le soleil n'est voilé.
Ô le rêve bâti dans un jet de lumière !

Ressemblance

Moi, je sais à qui tu ressembles,
Quand tu rouvres tes grands yeux bleus ;
Moi, je sais à qui tu ressembles,
Ma belle fée aux longs cheveux.

Tu ressembles à la madone
Riant à l'angle du chemin ;
Tu ressembles à la madone,
Avec ton rire de carmin.

Et puis, beaucoup à Notre-Dame,
À Notre-Dame aux sept douleurs ;
Et puis, beaucoup à Notre-Dame,
Quand tu rouvres tes yeux en pleurs.

Moi, je sais à qui tu ressembles,
Ma belle fée aux longs cheveux ;
Moi, je sais à qui tu ressembles,
Quand tu fermes tes grands yeux bleus.

Trois sonnets

I

Le soir, quand on est seul à bâiller, qu'on s'ennuie

De n'avoir rien à faire ou de n'être pas deux,
Quelqu'un frappe à la porte – et la mélancolie
Se glisse dans la chambre à pas silencieux.

Le passé reparaît et le présent s'oublie ;
Et la tête baissée et la main sur les yeux,
On se rappelle encor comme elle était jolie,
Du temps où grand bambin l'on était amoureux.

La flamme du foyer soudain s'est ranimée.
Si l'on fume, on dirait qu'à travers la fumée,
Un ange vient du ciel et nous prend dans ses bras.

L'on voudrait remonter sur les ailes du rêve,
Loin, vers les régions où le soleil se lève,
Mais la réalité survient qui ne veut pas.

II

Quand tu m'aimais assez, beaucoup, sans le savoir,
Par caprice (à seize ans on peut être un peu folle),
Je restais devant toi, dans un coin du boudoir,
Immobile, longtemps, sans dire une parole.

Or, ceci te fâchait. Mais j'accourais m'asseoir
À tes pieds, sous les feux de ton œil de créole,
Pour le simple plaisir un instant de te voir
Me faire la leçon, comme un maître d'école.

Tu rougissais, frappant le parquet du talon ;
Puis, c'était la bataille et c'était un sermon
Mêlé de gros soupirs – de larmes de colère.

De guerre lasse, enfin, il fallait t'apaiser.
J'allais derrière toi ; je volais un baiser.

Méchante ! Tu courais en avertir ta mère !

III

Vous serez toujours là, créole prisonnière !
Au-dessus du feuillet que j'aurai profané,
Comme au balcon du ciel un archange incliné,
Ou comme les rayons de l'étoile polaire ;

Vous serez toujours là, penchée avec mystère,
Promenant çà et là votre front étonné,
Sur ce sonnet qu'un soir ma main a crayonné,
Ayant, à votre insu, vos grands yeux pour lumière

Vous serez toujours là – prisonnière un peu pâle !
Au milieu des fleurons, dans votre cadre ovale,
Où l'artiste est venu vous poser à genoux ;

Vous serez toujours là, sans vous douter peut-être,
Que ces fleurs, à vos pieds j'aurais voulu les mettre,
Si l'on pouvait monter pour aller jusqu'à vous.

Le rendez-vous

J'étais sorti, croyant la voir après la messe,
Comme elle m'en avait d'ailleurs fait la promesse,
En me quittant, la veille au bas de l'escalier.
Et j'allais respirant un parfum printanier,

Qui me versait l'odeur du paradis dans l'âme,
En songeant que j'allais rencontrer cette femme,
– Qui me faisait souffrir encor plus que jamais –
Pour ne plus lui cacher enfin que je l'aimais.

Je ne l'entrevis point au sortir de l'église.
Pas un chapeau pareil au sien, ni robe grise.
J'attendis vainement jusqu'au soleil couché.

Je revins, cependant, sans paraître fâché,
Très lentement, les yeux levés, la tête haute.
Mais j'ai battu mon chien en entrant.

C'est sa faute.

Premier billet

Je suis parti fâché, mignonne,
Encor, si je savais pourquoi !
Mon pauvre cœur disait : pardonne,
Lorsque je suis rentré chez moi.

C'était bien un peu de ta faute,
Si nous nous sommes querellés.
Pourquoi donc as-tu pris la côte,
Quand nous nous en sommes allés ?

Voilà deux jours que seul je pleure ;
Et le pauvre enfant qui t'écrit,
Est bien triste, et ne sait pas l'heure.
Il doit être plus de minuit.

La pluie est forte et bat ma vitre.
Veux-tu, j'irai chez toi, demain ?
Nous nommerons l'amour arbitre,
Et nous nous donnerons la main.

Cadeau de noces

Contrat de mariage ! ô jabot de notaire !
Tu sentiras trembler ton âme dans ta voix,
Quand, tes prénoms signés, ta lèvre, avec mystère,
Fera chanter ce oui sur un air de ton choix.

Je n'aurai plus alors, pour assouvir ma rage,
Dans ce tombeau vivant où le sort m'aura mis,
Qu'à venir, ce jour-là, si j'en ai le courage,
Te porter le coffret que je t'avais promis.

Je franchirai le seuil de ta chambre, en extase,
Devant ta robe neuve aux volants de satin,
Pour glisser sous les plis de ton voile de gaze
Le cadeau que la fièvre aura mis dans ma main.

Ce sera le dernier d'une flamme mourante ;
Et quand tu briseras ce coffret pour le voir,
Mon cœur – que ta lame aura blessé, méchante ! –
Tombera tout saignant de son papier en noir.

Soulagement

Quand je n'ai pas le cœur prêt à faire autre chose,
Je sors et je m'en vais, l'âme triste et morose,
Avec le pas distrait et lent que vous savez,
Le front timidement penché vers les pavés,

Promener ma douleur et mon mal solitaire
Dans un endroit quelconque, au bord d'une rivière,

Où je puisse enfin voir un beau soleil couchant.
Ô les rêves alors que je fais en marchant,

Dans la tranquillité de cette solitude,
Quand le calme revient avec la lassitude !
Je me sens mieux. Je vais où me mène mon cœur.

Et quelquefois aussi, je m'assieds tout rêveur,
Longtemps, sans le savoir, et seul, dans la nuit brune,
Je me surprends parfois à voir monter la lune.

Obsèques

Cloches, tintez dans le ciel terne,
Et pleurez sur mon triste sort.
Les pavillons sont mis en berne :
Mon cœur est mort ! mon cœur est mort !

Dix fois tué par toi, cruelle,
Adieu, mon pauvre cœur s'en va.
En noir les murs de la chapelle !
Dies irae, dies illa.

L'orgue dans l'église soupire,
Gémit et se plaint par moment.
Mignonne, on ne doit pas sourire :
C'est le jour d'un enterrement.

La foule en noir, ces funérailles,
Égayent ton rire enfantin.
Mais parions que tu tressailles,
Sous ton corsage de satin !

Tristesse

Hier, je ne suis pas sorti de la journée.
Je ne crois pas avoir encore cette année
Souffert du spleen anglais, comme j'en ai souffert.
Aujourd'hui, moins fiévreux et voulant prendre l'air,

Je suis allé rêver seul à la promenade.
Et je suis revenu triste comme un malade,
Qui sent bien le progrès rongeur que fait son mal.
En entrant, j'ai voulu parcourir mon journal,

Écrire quelques vers joyeux pour me distraire.
Mais ma douleur était trop forte, et j'ai dû faire
Bien des pas dans ma chambre en y pensant toujours.
C'est que tu ne m'as pas écrit depuis trois jours.

À ma muse

Tout est fini. Fermons la porte.
Et mettons la barre aux volets.
Fais tes malles, petite ! Emporte
Tes colliers d'or, tes bracelets.

Vite, défais ta robe neuve,
Détache ton tablier blanc,
Rajuste ta coiffe de veuve,
Donne un baiser à ton amant.

Fais tes adieux à notre chambre,
Et fermons notre livre ouvert.

Ma strophe a froid : voici décembre,
Ne chantons plus, car c'est l'hiver.

À quoi nous servirait, ma reine,
De pleurnicher sur notre amour ?
Le torrent passe et nous entraîne ;
L'heure est sonnée. Allons, bonjour !

Les
Premières poésies,
d'Eudore Évanturel (1852-1919),
avec une préface de Joseph Marmette,
sont parues, à Québec,
chez Augustin Côté et Cie,
en 1878.

ISBN : 978-2-89816-567-2
© Vertiges éditeur, 2022

– 1568e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2022

Lecturiels
www.lecturiels.org